

LIVRE II

SOUVENT FEMME VARIE

Se marier avant d'avoir le temps d'aimer et d'être aimée, ce n'est pas faire un roman, c'est l'Histoire universelle de Bossuet!

Les femmes qui lisent des romans sont celles qui n'en ont pas dans leur vie.

Autre temps, autres amours. Aujourd'hui on a semblé comprendre qu'il fallait cueillir l'heure — carpe diem, — qu'il ne fallait pas s'attarder dans les vieilles rhétoriques ; que les voyages platoniques sur les nacelles du parfait amour n'étaient plus que des légendes pour la province. Il y a eu de vraies conjonctions d'astres, des

éclipses de vertu. JE SUIS VENU. J'AI VU, J'AI
VAINCU. Bonjour, bonsoir. On s'est adoré
un instant, tout est fini; on a bâti un châ-
teau de cartes sur un château en Espagne.
On a mis dans sa vie un souvenir de plus.
Quand on se rencontrera, lui et elle, on
sourira, lui avec une pointe de raillerie,
elle avec un rayon de sentiment, si elle
n'est plus railleuse que lui. Et tout sera
dit. On aura recueilli, pour les donner
dans une seule étreinte, toutes les forces,
toutes les coquetteries, toutes les douceurs,
toutes les ivresses de l'amour. On aura
touché du même pied le même échelon de
l'idéal; on aura touché des mêmes lèvres
les mêmes joies du réel.

La Rochefoucauld a dit : « On a bien de
la peine à rompre quand on ne s'aime plus. »
C'est l'amour qui donne la secousse contre
lui-même parce qu'il aime mieux l'in-
connu, même dans la tempête, que l'oisiveté
même sur le rivage.



Jenny Mac Laen



Rodolphe et Jenny

CEPENDANT Violette avait
 revu la comtesse de Mont-
 martel; elles s'étaient em-
 brassées comme d'an-
 ciennes connaissances. Le
 marquis de Sommerson
 n'était-il pas à son insu
 un trait d'union? Un homme qui aime deux
 femmes n'en fait-il pas fatalement deux amies

— ou deux ennemies? Dans l'amie il y a une ennemie, dans l'ennemie il y a une amie.

Mais ces deux belles créatures s'aimaient aussi parce qu'elles ne se ressemblaient pas. Violette allait vers Hélène comme on va vers le soleil, Hélène allait vers Violette pour s'enfoncer dans les mélancolies ombreuses. Elles se noyaient l'une dans l'autre avec une douceur, avec un charme, avec une volupté que je ne saurais exprimer. Tout était opposition en elles. La comtesse avait les cheveux blonds et les yeux noirs, Violette avait les cheveux noirs et les yeux bleus. Et tout était ainsi, hormis pourtant la grâce nonchalante qui prenait les deux amies dans sa vague désinvolture.

Elles s'oubliant ensemble dans de longues causeries où elles effleuraient toutes choses comme font les femmes; elles s'habituèrent à se voir avec une si douce intimité qu'elles perdaient un peu de vue leurs autres amies. Violette trouvait décidément Bérangère trop folle, la chanoinesse rousse était devenue trop mondaine. Madame de Campa-

gnac était toujours à Naples dans les délices de son cher brigand; Antonia était enfin délivrée des chaînes infernales des aliénistes, mais elle avait beaucoup perdu du charme de son caractère; il semblait qu'il lui restât quelque chose de la maison des fous; elle pleurait tout haut la duchesse de Montefalcone avec des imprécations. C'était donc la comtesse de Montmartel qui berçait le mieux le cœur et l'esprit de Violette.

Naturellement c'était le beau Sommerson qui était l'âme de leurs causeries. Elles avaient beau s'en défendre, elles l'aimaient toutes les deux. Elles s'avouaient volontiers que cet étrange Anglais était le Parisien par excellence, c'est-à-dire l'irrésistible parmi les irrésistibles.

Le marquis de Sommerson n'était pas le seul qui fit parler de lui à Paris.

Ceux qui ont connu le duc de Paris dans ses aventures donjuanesques n'ont pas oublié peut-être son ami Rodolphe de Villeroy, un ambitieux tombé du pouvoir pour n'avoir pas été assez familier au mât de cocagne, pour n'avoir pas eu dans les mains cette poudre

blanche qui aide à monter et qui aveugle ceux qui sont dessous.

Il ne désespérait pas de reprendre sa revanche. En attendant que la comédie recommençât il égayait l'entr'acte par quelques intermèdes galants dans la coulisse.

Il n'avait, sur ce chapitre, ni l'entrain ni la renommée du beau Parisis, mais il n'était pas de ceux non plus qui platonisent à perte de vue.

Depuis qu'il n'avait pu prendre une ambassade d'assaut il se vengeait sur les femmes, depuis qu'il avait attendu le bon vouloir d'un ministre il ne voulait pas attendre le bon vouloir d'une amoureuse.

C'était d'ailleurs l'école de son maître et ami Octave de Parisis, ou plutôt Don Juan de Parisis. Aussi, quand il était fier d'une victoire emportée à la baïonnette, il parodiait en suivant au ciel la fumée de son cigare ce mot du soldat du Gymnase : *Mon colonel, tu dois être content.*

Il faut conter ici une de ses aventures qui a été défigurée par la chronique.

Un soir, au foyer de l'Opéra, il rencontra

un de ses amis qui promenait deux Écossaises, la mère et la fille.

Rodolphe se posa en point d'admiration devant son ami.

— Mon cher Émile, d'où vient que je te rencontre en si belle compagnie ?

— C'est mon secret, dit Émile, tout épanoui de joie.

Et là-dessus prenant une pose majestueuse, Émile — je ne dirai jamais son nom — fit en ces mots les présentations :

— Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter M. Rodolphe de Villeroy, quasi-ambassadeur, qui nous recevra un jour à la Porte. — Mon cher ami, j'ai l'honneur de vous présenter mesdames Mac-Laën, deux Écossaises qui ne retourneront plus en Écosse.

Et après un silence :
— J'ai l'honneur de vous faire part du mariage de M. Émile*** avec mademoiselle Jenny Mac-Laën.

Rodolphe avait écouté gravement.

— J'ai l'honneur, dit-il, de faire mon compliment à M. Émile*** et de déposer ma carte